

[22 janvier, Marseille]

22 janvier. Douze heures (midi)

Depuis ces derniers temps, un tas d'évènements : ma mère est venue de Paris. Nous avons parlé longtemps de tout. Puis, je me suis fâché avec Agnès et l'ai frappée : à cause de cela, j'ai été exclu du journal. Enfin, les rapports entre Paulette et moi sont devenus plus étroits, mais n'ont pas encore abouti à l'acte. Je suis très content de ne plus être au journal : ce travail me rasait, et comme ça, je remonterai à Paris, avec ma mère. Hier, nous avons fait un très beau goûter pour Paulette et son mari, Tournès et sa femme : ce fut très bien. Je vais essayer de trouver quelque chose à Paris, quand nous y remonterons.

[21 février, Marseille]

21 – 2 – 45. Onze heures matinée.

Depuis avant-hier, lundi, rien de Paulette : nous devons nous voir demain, ce fut convenu lundi, et elle ne m'a pas demandé de venir la voir en attendant. Mais je remarque qu'elle se passe fort bien de me voir.

Oh ! Jours du passé : j'ai ouvert la fenêtre pour vous sentir, mais aucune image n'est apparue !

Oh ! Jours du passé ! Que restera-t-il de vous dans l'avenir, dans quelques instants, mon âme change, mes larmes n'existent plus...

Doux soleil. Heures et heures, à la file, printemps qui sort tout doucement de terre, sans pouvoir encore s'envoler...

Qui me dira ? Qui me dira pourquoi je parle, pourquoi chaque vie d'angoisse semble accumulée dans ma propre vie ? Est-il impossible de vivre et de se taire, de vivre et d'oublier ?

C'est tout. Heures et heures. Peut-être, demain, le printemps va-t-il s'envoler. Peut-être demain, ne resterai-je pas affalé dans un fauteuil et aurai-je le courage de pleurer ?

Demain, peut-être, me redonnera la femme que j'aime, ou que je crois aimer, et nous irons ensemble, pour quelque temps ensemble, pour quelques heures, il y aura quelque chose de changé !

Oh ! Non ! Ce ne sera pas ; ni yeux, ni sourires, ni désespoirs. Un corps à droite, un corps à gauche, pour faire semblant d'être indifférent.

Heures et heures. Qu'apportent-elles ? Mais qu'apportent-elles à celui qui attend pour de bon ? N'ai-je pas marché, hier, trottoirs, trottoirs, pour rencontrer certains êtres, évanouis ? Si je trouvais la source des souffrances, source cachée, peut-être, dans quelques yeux... Si je trouvais la source d'indifférence qui m'éviterait d'armer ma bouche, mes bras, ma tête, d'armes qui ne me servent pas !

L'auto qui klaxonne, la mer qui vient battre les maisons neuves passent les mêmes cris que les miens ? [sic] Que vaut cette femme ? Que vaut cette cible ? Que vaut cette vie ? Flot de voitures qui tourbillonnent, taches de soleil, timides. Se taire ou hurler ? Se taire ou hurler ?

Que faire maintenant ? C'est tellement inutile ! Ou sombrer quelque part, sans efforts. Ou marcher vers l'être qui paraît manquer.

Ni jour, ni nuit. Ni joie, ni détresse, rien n'assouviendra ce qui habite en vous. Quelles amours ? Quels espoirs ? Franchir, de limites en limites, les contrées où l'on meurt d'avoir vécu... Est-ce là, ou là, le coupable de ne m'avoir donné qu'un coup et que des mots ?

Au revoir ! Comme si je partais loin ! Aime-moi, comme si j'aimais véritablement. Après ceci, que faire, oui, que faire ? Aucune inconscience ne m'accablera jusqu'au bout.

Oh ! Jours de la vie, quels liens m'étreignent ? Vous passez, sans vous faire sentir, me traînant vers un but douloureux...

[5 mars, Marseille]

Ce soir, grande conversation avec Tournès : quelle est ma conception de vie ? Ai-je le bonheur ? Suis-je en épanouissement, etc.

Obligé de mettre ces idées au clair, je m'expliquai nettement.

Tout d'abord, je ne cherche pas le bonheur. J'ai des instruments de joie, et des instants de joie, et des instants de tourment, et passe de l'un à l'autre, facilement. Souvent, il peut y avoir beaucoup d'instant de joie, reposant sur un fonds malheureux, et au contraire, beaucoup d'instant pénibles, reposant sur un fonds heureux. Chez moi, il n'y a pas de fonds, pour ces instants. Je ne cherche pas le bonheur, car être heureux, c'est être limité : l'on a peur de perdre son bonheur, donc, l'on est lié par lui. Ce que je cherche, c'est l'indifférence : état où ni les instants de joie, ni ceux de tourment ne m'affectent plus.

- Une indifférence orientale, dit Tournès : la sérénité absolue ?

- Non. L'indifférence orientale est faite de résignation, d'amour en quelque sorte pour toute chose, qui, par cet amour dont on les l'enveloppe, ne peut plus vous affecter. Chez moi, c'est le contraire : pas d'amour, d'englobement : je rejette, et ainsi, j'ignore.

- Être une pierre, pour ainsi dire. Pour toi, la pierre c'est l'idéal ?

- Il faut s'entendre. Suppose un ~~plâtre~~ craie qui se change en pierre : rejeter de soi toutes les parties friables pour ne rester qu'en ce qui est dur, inaltérable. Voilà l'idéal. C'est se trouver soi-même. Or, la vie vous en empêche : elle vous ajoute des sentiments, des buts. Il faut s'en débarrasser. Arracher par lambeaux cette carapace ; je veux montrer que je peux me réaliser moi-même sans tous ces matériaux qu'implique la vie. Et c'est à se débarrasser de ces matériaux qu'il faut s'employer. Car c'est eux qui gênent la concentration de l'individu en son centre. En général, la race humaine veut s'épanouir, se développer : moi, au contraire, je veux me rétrécir, pour n'être que la pierre qui est déjà en moi.

- Crois-tu que ce soit la bonne méthode que de passer des joies aux souffrances ?

- Je n'ai aucune méthode a priori : c'est ainsi, ou autrement. Si ce que l'on appelle bonheur s'offre à moi, je ne le repousserai pas : je serai heureux, ma femme sera heureuse, mais je ne perdrai pas de vue que ce bonheur n'est qu'un courant et qu'il y a, sous-jacent, cette pierre inaltérable, d'où les pensées prennent leur essor. Les pensées, et l'être en général. Cette pierre en moi, que rien ne déforme, qui est en moi à l'état pur, a été entourée par tous les matériaux de la vie (sentiments, etc.) et il faut les retrancher, sans relâche, pour parvenir à cette pierre pure, conscient de mon pouvoir et centre de mon activité.

- Mais qui te dit que ta méthode réussira ? As-tu des tests ?

- Oui. L'an dernier, une jeune fille me plut (prenons l'amour par exemple). Elle me plut à un tel point que je me sentis lié par ce que j'éprouvais pour elle. Or, elle ne répondait pas à ce sentiment. Car, si elle y avait répondu, le mien aurait cessé aussitôt, (puisque je passe des souffrances aux joies) et j'eusse à nouveau été libre. Seulement, elle ne répondait pas à mes sentiments, et je mis alors, à la harceler maladroitement pour lui faire dire ce qu'elle ne pensait pas. Peine perdue. Fin banale : je la perdis de vue et l'oubliais.

Seulement, voilà où cela devient intéressant : il y a quelque temps, je fis connaissance avec une femme qui me plut beaucoup. Me sentant lié, je résolus de jouer serré pour la capter à mon tour et me libérer ainsi. Je réussis. Du coup, je me mis à la faire souffrir, à être insolent, etc. Pourtant, elle me plaisait toujours, pourtant je souffrais de la faire souffrir, mais je voyais cette souffrance par le dedans, et ma propre souffrance me laissait indifférent. Donc, à force de passer des joies aux souffrances, on est peu à peu immunisé. C'est une loi dont nul n'a encore trouvé les rapports.

- Mais tu dois ressentir une grande joie à voir tes ~~propres~~ progrès ?

- Je ne m'en aperçois pas. Pendant mes instants de joie ou de souffrance, je ne sais si j'éprouve à les ressentir, de la joie, ou non, car si je le ressentais, je m'en irais de l'état : de joie ou de souffrance initiale.

- C'est inconcevable. Pourquoi penser d'ailleurs que le bonheur te laisse moins libre que cette succession de souffrance et de joie ? C'est comme l'enfant qui se sent moins libre parce qu'il doit manger deux fois par jour.
- ~~Non~~ Aucun rapport. On ne peut appliquer aux phénomènes psychiques, a dit Bergson, les mesures appliquées aux phénomènes extérieurs. Il y a, entre ~~la vie~~ les phénomènes extérieurs et la vie psychique, une frontière : à cette frontière, c'est la même vie psychique pour tous. Aussi, tous ceux qui ont faim, ont les mêmes pensées, (famine : phénomène extérieur) (pensée : vie psychique adhérente, « frontière »). Mais à mesure que l'on s'éloigne de cette frontière, la vie psychique se différencie, s'individualise, se libère des phénomènes extérieurs, justement. Or, le bonheur est constitué par des phénomènes extérieurs. Donc, entrer dans la vie psychique en tenant la ficelle du bonheur qui vous lie à l'extérieur, c'est ne pas pouvoir être libre dans la vie psychique, ne pas pouvoir s'y individualiser, et c'est pourquoi, l'état d'esprit de tous les hommes « heureux » se ressemble en général, tellement. Il faut n'être lié par rien, ni par la pensée que l'on ne veut pas l'être. Il faut donc prendre les méthodes qui viennent naturellement à vous. Voilà pourquoi j'écris aussi : une sorte de mise au point. Créer des êtres qui soient ce que vous voulez être, mais en ne les traitant pas différemment de ce que vous êtes traités, vous. Par conséquent, se recréer, pour donner à votre conception de vie le moyen de se montrer et de voir, car ces êtres auront également ce besoin.
- Qui te dit que tu as cette pierre en toi ?
- Le fait que j'y prends mon essor. Certains le prennent dans les livres, l'extérieur (gagner de l'argent, etc.). Moi, le puise en moi. Il est donc naturel que j'y veuille parvenir, que je veuille m'y réaliser, car, autant être tout en la pierre, qu'autour, en plâtre écrasé. Je me doute que la réussite totale n'est pas possible, et cela donne une certaine marge. De là découle également ~~mon~~ ma conception de l'art : les héros qui ont besoin de tous les phénomènes de la vie pour se montrer tels ou tels, me paraissent cousus de fil blanc, car, c'est en retranchant ces phénomènes que l'on se trouve à peu près.

[10 mars, Paris]

10 mars. Dix heures (soir)

Je suis à Paris. Ces derniers temps à Marseille, ce fut plutôt bien. Je suis parti, en bons termes avec tout le monde. Tout d'abord, avec Paulette, je me suis réconcilié : je lui ai demandé pardon pour les chagrins que j'avais pu lui causer : j'ai été tendre, insinuant, caressant : et une fois encore, nous avons été ensemble : ce fut brûlant ; pendant une heure, je ne l'ai pas lâchée : et elle ahanait, et criait. Chère Paulette ! Suis-je sincère dans ce que j'éprouve pour elle ? En tout cas, elle a dit qu'elle ferait son possible pour venir à Paris, et que nous nous écrivions.

D'autre part, notre groupe de cinq, les d'Espezel (Paul, Paulette) les Tournès, et moi, passions très bien les derniers dimanches, en excursions dans les collines que j'aime tant ! Certes, l'avant-dernière semaine fut obscurcie par ces orages que j'ai provoqués, entre Paulette et moi, sur je ne me rappelle plus quel sujet. J'écrirai – c'est convenu ainsi – aux Tournès également. À Paulette, Poste Restante, à elle et son mari, Paul, officiellement.

Avec tous ceux de *Rouge-Midi* me suis séparé en bons termes. De même avec Michèle, que j'ai rencontrée trois jours ~~avec un~~ avant mon départ. Quant aux autres, Thérèse, Simone, etc., ne leur ai même pas dit au revoir.

Ici, à Paris, papa m'a accueilli avec joie et fierté. Le fait que j'ai été renvoyé de *Rouge-Midi* ne l'a pas chagriné, au contraire. Il est fier de moi : aussi bien moralement que physiquement. Que ferai-je, ici, à Paris ? Je connais un certain nombre de personnes et mon intention est de trouver un travail dans un journal, car j'espère y être assez bien payé. Sera-ce difficile ? Facile ? Je n'en sais rien. Mon père voudrait que je ne fasse rien d'ici la fin de la guerre, pour qu'ensuite je rentre dans son affaire : mais il a cédé, finalement, pour que, en attendant du moins, je rentre dans un journal.

Dans la micheline, j'ai fait connaissance avec une jeune fille, et j'ai voyagé dans ses bras : ce fut assez agréable. Puis, j'ai trouvé grâce à mon ordre de mission, une belle chambre, dans le même hôtel que mes parents qui ont l'intention de subvenir à tous mes besoins jusqu'à ce que je trouve du travail. Ah ! Fils unique ! Je veux en trouver le plus vite possible. Et je revois donc, ce cher Paris ! Seine, Quartier latin, belles rues et atmosphère qui me plaît. Cette après-midi, mes parents et moi, nous sommes promenés, dans ces rues, bras dessus bras dessous, comme avant la guerre : tout revient, normalement, et nous avons dîné dans un chic restaurant du Quartier Latin. L'hôtel où nous habitons – mes parents au cinquième – moi au troisième se trouve Porte Champerret. Demain, dimanche, ma tante Nadja (à Gargan) nous a invités. À partir de lundi, je commence à « courir » pour trouver une place. Voilà. Je n'ai pour le moment, aucun regret sur Marseille. Paris a décidément – en attendant autre chose – beaucoup de charme. Mary-Loire, la petite intrigante du journal m'a donné une adresse intéressante, m'a-t-elle dit, car le mari est ingénieur, tandis que sa femme, blonde, vingt-deux ans, le trompe assez facilement. On verra ça ; je dois écrire d'ailleurs à Mary-Loire, pour mon adresse. Certes : cela doit avoir moins de charme qu'avec Paulette, qui, depuis qu'elle est avec Paul, ne l'a jamais trompé qu'avec moi. On peut ne pas le croire, mais ma mère, qui connaît les réactions et psychologies féminines, dit, car elle l'a vue, que c'est sûrement la vérité. La pauvre Paulette : elle était sûrement agitée, énervée ces derniers temps, car elle souffrait à l'idée de mon départ. Il est vrai qu'elle s'en accommodera peut-être très facilement, car les femmes, etc.